

PABLO NERUDA, POÈTE D'UN PEUPLE



Pablo Neruda est mort avec la liberté de son pays, ce Chili qu'il a tant aimé. «*Les Satrapes*» un de ses derniers poèmes d'une lucidité tragique.

LES SATRAPES

• Nixon, Frei et Pinochet
Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cet amer
Mois de septembre
De l'année 1973,
Avec Bordaberry, Garrastazu et Banzer,
Hyènes voraces
De notre histoire, rongeurs
Des drapeaux conquis
Avec tant de sang et tant de feu,
Embourbés dans leurs haciendas,
Déprédateurs infernaux,
Satrapes mille fois vendus
Et traitres, excités
Par les loups de New York,
Machines affamées de souffrances,
Tachées dans le sacrifice
De leurs peuples martyrisés,
Marchands prostitués
Du pain et de l'air américains,
Bourbiers, bourreaux, troupeau
De caciques de lupanars,
Sans autre loi que la torture.
Et la falm fouet du peuple.
PABLO NERUDA

«*Je suis arrivé à travers une dure leçon d'esthétique et de recherche, à travers les labyrinthes de la parole écrite, à être poète de mon peuple.*»

La poésie et la vie de Pablo Neruda se sont nourries l'une de l'autre. Il est difficile d'évoquer ses poèmes sans parler de ses choix politiques, de son combat.

Il était déjà diplomate, lorsqu'il publie vers 1924 ses premières œuvres : «*Résidence sur la Terre*» et «*Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée.*» Voici le jugement qu'il portera lui-même plus tard sur ces œuvres de jeunesse : «*Lorsque j'examine aujourd'hui les poèmes de «Résidence sur la Terre», je considère qu'ils sont nuisibles. Ces poèmes ne doivent pas être lus par les jeunes de nos pays. Ce sont des poèmes imbibés d'un pessimisme et d'une angoisse atroces.*»

Il est consul du Chili à Madrid, lorsqu'éclate la guerre d'Espagne et la lutte acharnée des peuples d'Espagne contre l'invasion fasciste sera pour le poète chilien une prise de conscience qui bouleversera sa vie et son œuvre future. C'est alors qu'un cri d'amour pour les combattants de la liberté, un cri de haine pour les «*chacals*», pour les «*vipères*» jaillit de Neruda. Ce cri s'appelle :

L'ESPAGNE AU COEUR

«*Tu es ici, triste paupière, fumier
Des sinistres poules du sépulcre,
crachat pesant,
Chiffre de trahison que le sang
n'efface pas...*»

Extraits du poème
«*Le général Franco aux enfers*»

De retour au Chili, il adhère au Parti communiste en 1943. Pour avoir accusé publiquement le président de la République, il doit passer dans la clandestinité. Là, poursuivi par les policiers et protégé par la solidarité du peuple chilien, il écrit : «*Le chant général*». Œuvre où la force et la fécondité du poète puisent leur inspiration dans la grandeur passée et les luttes présentes de l'Amérique latine. Car réduire Neruda à l'espace chilien serait le limiter grossièrement. A 45 ans, l'ambition du poète dans cette vaste œuvre qu'est «*Le chant général*» est d'embrasser la totalité de l'Amérique latine. C'est d'abord la genèse de cette terre, avant l'apparition de l'homme, que chante Neruda : paysages grandioses et pétrifiés de la Cordillère des Andes. Et seul l'homme, qui «*fut terre, vase, paupière de la boue tremblante, forme de l'argile...*» triomphera, au prix de tant de vies humaines, de cette immense et impressionnante réalité physique de l'Amérique latine : la construction de la forteresse de Machu Pichu en pleine Cordillère n'en est-elle pas la preuve ? C'est à tous ces hommes anonymes que Neruda veut redonner vie dans «*Le chant général*» :

LE CHANT GENERAL

«*Moi je viens parler
Par votre bouche morte
Unissez à travers la terre
Toutes nos silencieuses lèvres dispersées
Et depuis votre abîme,
Durant toute cette longue nuit,
Parlez-moi,
Comme si j'étais retenu
Par la même ancre que vous,
Parlez par mes mots,
Parlez par mon sang...*»

Mais cette terre latino-américaine perdra son identité lorsque les Conquistadors espagnols viendront l'envahir, la détruire, la piller, la meurtrir : «*Le vent assassin souffle vers Veracruz.*» Nous sommes à peine au quart du «*Chant général*». Le poète poursuit son entreprise : rendre gloire à ceux qui ont lutté pour l'indépendance de la terre latino-américaine (les Libérateurs), mettre en accusation ceux qui l'ont trahie. Car après l'indépendance durement acquise, elle a connu de nouveaux bourreaux : les oligarchies, les exploités qui l'ont livrée aux Yankees. Neruda se déchaîne, le poète accuse,

mord, griffe les grandes compagnies nord-américaines qui ont établi «*la dictature des mouches*». Des mouches «*sanguinaires*» qui ont pour nom les différents dictateurs latino-américains vendus à l'impérialisme.

«*Mais si tu armes tes hordes,
Amérique du Nord...
Nous sortirons des pierres et de l'air
pour te mordre,
Nous sortirons de la dernière fenêtre
pour te verser du feu,
Nous sortirons des vagues
les plus profondes
pour te clouer avec des épines...
Nous sortirons pour te brûler en enfer*»

Neruda consacre la deuxième partie de son «*Chant général*» aux luttes des peuples latino-américains, aux martyrs ; il parle également de lui, de son pays, de son parti, de ses camarades :
«*Je veux qu'à la sortie des usines et des mines,
Ma poésie adhère à la terre,
A l'air, à la victoire de l'homme maltraité.*»

De retour au Chili, après son long exil, Neruda, dans un langage simple, chante la grandeur du quotidien, de toutes les choses qui font la vie du peuple. Ce sont les «*Odes élémentaires*».

ODES ELEMENTAIRES

«*En décembre
la tomate
se déchaîne,
envahit
les cuisines,
s'introduit dans les repas,
s'assied
calmement
sur les buffets
parmi les verres,
les beurriers,
les salières bleues...*»

Il milite ensuite pour la victoire du Front Populaire et en janvier 1973 dans «*Incitation au Nixonicide et éloge de la révolution chilienne*», il met en garde le peuple chilien contre les «*hyènes*» qui le guettent. Quelques mois plus tard, le peuple chilien vivait le coup d'Etat fasciste du 11 septembre 1973.

Neruda, malade, venait juste de dicter ses mémoires : «*J'avoue que j'ai vécu.*»

Un certain 23 septembre 1973, il crie sur son lit de mort : «*Fusillez-les tous, fusillez-les tous !*».

Le jour de ses funérailles, parmi une haie de militaires armés et casqués jusqu'aux dents, lorsque des voix montèrent de la foule en criant : «*Camarade Pablo Neruda*», ils furent des centaines d'hommes et de femmes à répondre : «*Présent.*»

C'était un des premiers actes de résistance du peuple chilien.

